

*Ne presse pas ton voyage
Prolonge-le le plus longtemps possible...*
Constantin Cavafy, in *Le chemin vers Ithaque*

Improbable histoire.

Un type est abandonné sur le bord d'une route en lacets. Le paysage est aride. L'homme, un Français d'une soixantaine d'années, a le souffle court, l'air ahuri, légèrement cabossé. Une carte de géographie, faussement espiègle, nous avait prévenus dès le générique : nous sommes dans les montagnes du Caucase, à la frontière de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, ça ne rigole pas, l'homme se fraie un chemin sous les tirs nourris, de part et d'autre, d'une guerre larvée aux confins de l'Eurasie. L'argument de ***Celui qu'on attendait***, le dernier film de Serge Avedikian, est posé : nous entrons dans une histoire invraisemblable, un conte, dont les premiers plans relatent une transgression. Le type vient de passer la frontière avec l'aide d'un passeur, incarnation du Destin, badine à la main, sur le dos de son âne...

Le Français en question, c'est Jean-Paul Bolzec alias Patrick Chesnais qui subira, sous nos yeux, l'expérience d'un parachutage. En Arménie. On ne saura pratiquement rien de la vie de cet humoriste sur le retour, dont la valise contient les trois attributs de l'homme moderne : le téléphone portable, la carte bancaire et le passeport...

De l'Azerbaïdjan à l'Arménie, l'étranger devient l'ennemi. Case prison. La carte de géographie était donc un jeu de l'Oie ! Personne ne parlant la langue de l'autre, le ton est donné : Serge Avedikian joue. Il joue avec les nerfs de son personnage, installe quiproquo sur quiproquo et expose les efforts inouïs des hommes pour les résoudre. Tout le film procède de ces inversions et transformations, dans une quête pleine d'allégresse sur la nature humaine, sa capacité de rouerie et de fraternité. Du premier profil d'antihéros, Bolzec gagne en noblesse en devenant généreux et, à défaut d'endosser l'habit du Messie, enfile celui de l'ami bienveillant. Tel Ulysse, hâbleur malgré l'âge, plus ronchon et peureux que l'original, il est l'heureux naufragé sur les versants montagneux du Caucase, où Nausicaa aurait pris l'apparence d'une fillette compréhensive, future lectrice de ***Tintin***, le roi Alkinoos, d'un patriarche assez robuste pour remettre les crapules à leur place, et Circé, d'une professeure de français. Messagère et interprète, elle porte un prénom qui à lui seul est une promesse d'amour. Tzarkanoush... joliment interprétée par Arsinée Khanjian.

La vie n'attend pas... A la faveur d'un séjour maudit/béni des dieux, où les cauchemars finissent par s'éteindre, Bolzec, devenu Bolzekian malgré lui, réapprend le temps de vivre, et l'éprouve comme une renaissance... Peu importe que son identité soit *in fine* mise au jour. Souhaite que dure le voyage, dit le poète.

Dans les interstices du film, là où poussent les fleurs de rocailles, et les rêves, Serge Avedikian glisse des séquences « altérées », bulles et vignettes de dessin animé, effets de cinéma muet, de noir et blanc... En contrepoint de la progression relativement classique du récit, ces inserts cousent entre elles les images de l'inconscient, et de l'imaginaire. Celui de Bolzec et du nôtre. Il y a de la jubilation, une forme de coquetterie dans ces petites formes collées au récit principal. Paradjanov n'est pas loin...

Parabole alerte sur l'humanité, sur l'altérité, ***Celui qu'on attendait*** est le frère migrant auquel on pourrait ressembler. Un homme ordinaire et extraordinaire à la fois. Drôle, mal embouché, tendre, cabot, impuissant. Qui apprend à rebours les choses de la vie. Ici, en Arménie, mais cela pourrait être ailleurs. Le Destin sur son âne fait si bien les choses.

Véronique Donnat,
Paris, 28 avril 2016.